L'AMAZONE

P.de Vaucottes





L'AMAZONE

Quelques Mots sur l'Equitation des Femmes

PAR

P. de VAUCOTTES

Ancien Elève de l'Ecole d'Application de Cavalerie de Saumur

PRIX 1 FRANC



FÉCAMP. — IMPRIMERIE A. TOUTAIN

1912

A Madame Henri Javal,

Très respectueux hommage et bon souvenir de l'Auteur,

L. de Vaucottes

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En vente chez Régnault-Trolonge

Imprimeur-Editeur à Falaise (Calvados)

13, Place Guillaume-le-Conquérant

Dressage du jeune Cheval, à la selle et au trait

Suivis des termes en usage dans la pratique de l'Équitation (1 volume in-8°, 3 francs).

Cet ouvrage a été honoré d'une souscription de M. le Ministre de l'Agriculture et de la Direction générale des Haras.

La Femme à Cheval

Conseils pratiques (une brochure in-8°, prix : 1 fr.)

1893

L'AMAZONE

Quelques Mots sur l'Equitation des Femmes

PAR

P. de VAUCOTTES

Ancien Elève de l'Ecole d'Application de Cavalerie de Saumur

PRIX 1 FRANC



FÉCAMP.-- IMPRIMERIE A. TOUTAIN

1912

AVANT-PROPOS

Rien n'est plus gracieux, plus séduisant qu'une femme à cheval ; mais aucun exercice ne doit faire naître plus de craintes, et n'exige plus de prudence et d'attention de la part de l'Ecuyer-Professeur ou du Cavalier qui l'accompagne. Les qualités indispensables à une femme pour bien monter à cheval sont au nombre de quatre :

Le courage, le sang-froid, la prudence, l'adresse.

La réunion de ces qualités constitue aussi le bon cavalier. Mais l'homme est doué d'une plus grande force ; il est plus endurci à la fatigue ; sa position est meilleure et plus sûre pour gouverner le cheval. En effet, les points d'appui d'une femme à cheval sont incomplets. Elle est privée, pour se fixer, du point d'appui formidable que nous présentent nos genoux ; elle n'a pas même le secours puissant de cette portion du genou à la hanche ; de plus, son vêtement est incommode. Elle ne peut se fixer qu'au moyen de son assiette et de la flexibilité de ses reins. Ainsi,

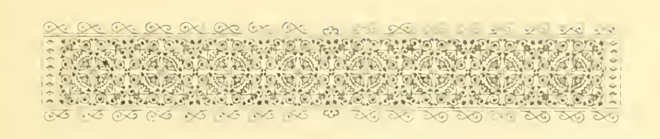
on ne saurait trop recommander aux femmes, la prudence et la présence d'esprit, et aux cavaliers chargés de les diriger, la connaissance entière *de tous les dangers qui accompagnent cet exercice.*

Je ne veux pas, dans cet opuscule, courir le risque d'ennuyer mes lectrices par de longues définitions théoriques. L'Equitation des femmes exige une étude particulière et difficile ; *je les renvoie donc aux habiles Ecuyers qui s'occupent tout spécialement de cette partie de la science et je me contenterai d'exposer ici des principes généraux, les moyens qui m'ont réussi et les règles qui m'ont dirigé.*

Heureux si mon espoir d'être utile n'est pas trompé, si mes efforts pour me gagner la sympathie et la conviction des lectrices ne sont pas stériles.

P. de VAUCOTTES

NOTA. — Cet opuscule n'est, en réalité, que la continuation plus étendue et plus détaillée de celui que j'ai déjà publié en 1893, sous le titre de : « La Femme à Cheval ».



L'AMAZONE

De l'Equitation considérée sous le rapport scientifique

J'ai toujours, dans mes publications, donné à l'équitation des règles positives et mathématiques, et je prévois le reproche qu'on sera peut-être tenté de m'adresser.

Aux yeux de quelques-uns, j'aurai le tort de substituer le calcul à l'inspiration, la froideur à la hardiesse, la science compassée et méticuleuse à l'action libre et puissante ; en un mot de tuer la poésie de l'équitation et de l'étouffer sous une théorie aride et absolue.

Ma réponse est dans les lignes qui suivront.

Toutes les sciences et tous les arts reposent sur des principes, sur une partie matérielle que le public ignore, parcequ'il ne voit que les résultats, mais que ceux qui les pratiquent doivent connaître sous peine d'être arrêtés dans le développement de leurs facultés, si brillantes qu'elles soient. Le musicien, le poète, le sculpteur, le peintre, le savant, commencent par s'initier aux secrets les plus intimes de l'art ou de la science. Pour les uns, ces études premières sont plus promptes et plus tôt terminées que pour les autres ; mais qu'on ne dise pas que les esprits les plus indépendants, les génies les plus fougueux, procèdent au hasard et marchent à l'aventure ; leur audace est en raison de leur savoir. Moins que personne, je ne voudrais dépouiller l'équitation de ce qu'elle a de noble, de gracieux, de fier. Jusqu'à présent, je me suis toujours efforcé de présenter mes démonstrations sous une forme claire et simple. La première partie de ma tâche a donc été remplie ; maintenant, j'aborderai la partie de mon sujet, dont je ne veux pas m'éloigner plus longtemps.



De l'Equitation des Femmes

Les temps modernes pourraient nous offrir des exemples à opposer aux plus intrépides amazones de l'antiquité. Telle fut, sous Louis XIV, Philis de la Tour du Pin La Charce, fille du marquis de La Charce, lieutenant-général du roi, laquelle en 1692, lorsque le duc de Savoie envahit le Dauphiné, fit armer, sous les ordres de Catinat, les communes de son canton, et montée sur un cheval de bataille, repoussa plusieurs fois les ennemis, qui s'étaient avancés pour piller et brûler. Cette action courageuse, digne des exploits de Jeanne d'Arc, lui valut une pension et les témoignages les plus éclatants de l'estime du roi. A côté de cette héroïne, j'en citerai une autre, mais d'un genre différent et plus en harmonie avec mon sujet ; je veux parler de Marie-Anne, légitimée de France, fille de Louis XIV et de Louise-Françoise de La Vallière.

Cette princesse fut mariée au prince de Conti, dont un manège de la capitale a porté le nom. Elle brillait par la grâce, la hardiesse et partageait avec la duchesse d'Orléans,

Mademoiselle de Loube et Madame de Chabot, épouse de François de Rohan, prince de Soubise, l'honneur de régler les plaisirs de la chasse et de la promenade, et de donner le ton à la plus brillante cour du monde. Je pourrais ajouter à ces noms d'autres noms connus de nos jours ; mais quoique je n'aie que des éloges à donner, je garderai un silence respectueux ; je n'oublierai pas qu'une publicité indiscrète peut blesser même celles que leur courage et leur habileté élèvent au-dessus de leur sexe sans leur enlever la réserve et la modestie.

Le premier objet dont on doit s'occuper est le choix d'un cheval ; peu importe de quel pays il soit ; son origine est moins importante que son éducation. Sage, léger et solide de jambes, il conviendra à toutes les femmes. Une haute taille présente des avantages.

Le cavalier s'assurera, avant tout, que l'étrier n'est pas trop long, ce qui entraînerait le corps à gauche ; ni trop court, ce qui aurait l inconvénient de faire remonter le genou gauche.

La meilleure manière pour une femme de monter à cheval est celle-ci :

Appuyez la main gauche sur l'épaule du

cavalier, posez le pied gauche dans la main de celui-ci, puis enlevez-vous sur la jambe droite en soutenant bien le corps ; asseyez-vous légèrement en selle. La main droite sert, dans ce mouvement, à tenir les rênes, et s'appuie sur la fourche gauche pour faciliter le temps d'enlever.

Cependant, comme il serait de la dernière imprudence de ne pas placer à la tête du cheval un homme tenant la bride, il n'est pas rigoureusement nécessaire que la main droite de la femme saisisse les rênes.

La position de la femme à cheval, doit être simple et facile ; le corps droit, souple, sans pose affectée qui amènerait incontestablement la raideur. Cette recommandation est d'autant plus importante, que la jambe droite tombe sur le devant de la selle, et que la gauche ne fait que poser sur l'étrier. Il est de toute nécessité aussi, que les bras accompagnent naturellement le corps ; que le poignet de la main gauche qui tient les rênes, demeure élevé et soutenu à 5 ou 6 centimètres au-dessus du genou et distant de la ceinture d'environ 16 centimètres ; que le bras droit, libre et dégagé dans ces mouvements, puisse facilement presser la cravache contre le ven-

tre du cheval (en arrière des sangles), ou lui donner de légers coups à l'épaule, suivant la manière dont le cheval est dressé.

Contrairement à l'opinion de plusieurs écuyers, je maintiens que la cravache est indispensable à une femme ; elle opère sur le côté droit du cheval, qui ne sent pas d'autre pression, tandis que le talon gauche maintient et dirige le côté opposé.

Comment, par exemple, sans le secours de la cravache, combiné avec le talon gauche, l'Amazone renfermera-t-elle son cheval dans la main ? Comment pourrait-elle le maintenir droit ? Comment aussi, donnera-t-elle à son cheval, si elle est privée de cet auxiliaire puissant, l'impulsion régulière que la main attend pour s'en emparer ?

Si la femme est assez habile écuyère pour savoir se servir de ce moyen énergique, l'on peut ajouter à l'action naturelle du talon gauche, un éperon.

Les pressions combinées de la cravache et du talon gauche déterminent tous les changements d'impulsion et de direction qui doivent s'opérer lentement et par degrés, soit par petits mouvements réitérés derrière les

sangles, soit à l'épaule, selon la position du cheval.

Pour que l'Amazone arrive à obtenir une solidité à toute épreuve, il faut, indépendamment des épaules effacées et tombantes également, un emploi de force raisonné afin que la souplesse et le liant dans les reins ne dégénèrent pas en laisser-aller, et ne donnent pas une tournure lourde et gênée. Dès que l'assiette convenable est obtenue, l'Amazone ne tarde pas à sentir son cheval ; elle peut faire avec les reins les retraites de corps que nécessitent parfois les mouvements brusques du cheval.

Une grosse erreur, malheureusement trop commune, est de croire qu'on a la main légère quand on tient faiblement les rênes ; elles ne doivent, au contraire, *jamais glisser des doigts.* La légèreté de la main dépend de la souplesse du poignet, toujours en travail, mais dont les mouvements sont pour ainsi dire inaperçus.

La main qui tient les rênes travaille de deux manières, fixe et mobile :

Fixe, quand les allures sont régulières ;

Mobile, dans les mouvements de la tête

du cheval et dans l'exécution des changements de direction.

Je suppose toujours que le cheval monté par une femme est parfaitement dressé, et qu'il comprend les oppositions raisonnées. Dans ce cas, s'il veut trop peser à la main, il faut relever fortement la tête avec le filet de la bride, ou bien lui faire une opposition de main qui contre-balance son laisser-aller, attendre l'effet de la pression, et s'il ne cède pas, presser de nouveau avec le talon gauche, l'éperon ou la cravache, et s'emparer de l'impulsion aussitôt qu'elle se manifeste. J'ajoute que, dans une opposition bien faite, le bout du nez du cheval doit être placé contrairement au côté sur lequel on agit. Ainsi, pour porter le nez à droite, la jambe gauche contiendra le côté gauche et forcera les reins à faire un petit arc de cercle, de sorte que le cheval, replié sur lui-même, ne puisse opposer de résistance. Mais, encore une fois, il est indispensable que le cheval soit dressé préalablement à céder à une opposition bien faite, à se renfermer dans la main au mouvement de la cravache ou du talon gauche, ou même au simple appel de la langue ; sans cela, il est à craindre que, dans les grandes allures, il ne s'emporte.

L'utilité du filet de la bride pour tous les chevaux est reconnue ; cependant, l'Amazone peut ne pas s'en servir continuellement avec un cheval qui a reçu une bonne éducation. Alors, il suffit qu'elle fasse un nœud de manière à le saisir dans certains moments ; mais il faut l'employer si l'on veut franchir une barrière. Les femmes, au reste, doivent être très réservées sur cet exercice, et ne s'y livrer qu'après avoir fait adapter à la selle une troisième fourche. Mais un inconvénient se manifeste encore ici ; c'est que pour l'Amazone qui franchit un obstacle, il est certainement souvent préférable que la selle soit aussi simple que possible, car, en cas d'accident, la troisième fourche deviendrait plutôt nuisible, la robe tendant toujours à s'accrocher à ces fourches. Le mieux est donc, à mon avis, de ne jamais franchir d'obstacles.

On appelle *aides*, en équitation, les moyens que la nature et la science nous fournissent pour faire comprendre et exécuter au cheval notre volonté : tels sont la main, les rênes, la cravache, l'appel de langue, la jambe gauche, l'éperon.

Ces aides sont douces ou fortes, c'est-à-dire qu'on les emploie avec douceur ou sévé-

rité, selon les cas qui se présentent, et que je m'abstiendrai de détailler ici, laissant ce soin aux Professeurs. Je ferai seulement observer que la cravache, qui pour les femmes remplace la jambe droite, ne doit être ni trop petite ni trop flexible, afin d'exercer, sur le côté du cheval qu'elle est chargée de maintenir, une pression utile.

Si l'on a commis l'imprudence d'exposer une femme sur un cheval incomplètement dressé ou hors de ses applombs, le Cavalier qui la surveille, doit, comme je le suppose, connaître la structure et le caractère de l'animal. Il devra donc, alors, intervenir par ses conseils et ses explications.

Il dira donc :

Si un cheval bourre ou pèse à la main, il ne le fait que pour secourir son avant-main, surchargée des forces supérieures de l'arrière-main. Que doit-on faire dans ce cas ? Faut-il tirer sur les rênes ? Non, mais relever la tête du cheval avec le filet de la bride et donner sur les barres, avec la bride elle-même, de légers demi-temps d'arrèt suivis de descentes de main qui empêcheront les forces de se fixer sur l'avant-main. Sans cette précaution, il n'y aurait plus de puissance capable d'arrêter le cheval.

Si, au contraire, l'arrière-main est inférieure en force, l'impulsion doit être soutenue, et souvent excitée par la jambe et la cravache, et dirigée seulement avec douceur par la main ; car, pour que la masse, naturellement paresseuse, chemine, il importe de ne pas faire obstacle à l'impulsion. En compensation des inconvénients, se placent toujours des avantages. Si les femmes sont privées de points d'appui aussi fermes que ceux de l'homme, elles ne sont pas exposées aux dangers qui résultent de la pression des jambes quand on ne sait pas s'en servir. Le cheval qu'elles montent est, par cette raison, moins inquiet ; les mouvements plus moelleux et l'aisance de l'Amazone ajoutent à la souplesse et à l'aisance du cheval ; la main est plus douce, et le tact qui la dirige est plus fin. Ce sont là des qualités physiques précieuses ; les qualités morales ne le sont pas moins. L'esprit délié et subtil des femmes remplace la force qui leur manque, et se révèle dans l'Amazone conduisant son cheval, aussi bien qu'il éclate en toute autre occasion. Cette observation, je l'ai souvent faite. Voyez, dans nos promenades, si le cheval monté par une femme n'est pas presque toujours plus libre dans ses mouvements

que celui du cavalier qui l'accompagne ; s'il n'est pas plus tranquille et plus rassuré. Je suis bien fâché de l'avouer, mais la plupart des cavaliers font un si mauvais usage de leurs jambes et de leurs mains, ils ont les bras si raides et le corps si roulant, que loin de pouvoir servir de protecteurs, ils sont plutôt un danger pour les femmes, et doivent dans ce cas leur céder le sceptre de l'équitation.

Pourtant, cette supériorité momentanée ne me donne pas une confiance aveugle, et ne me fait pas perdre de vue les périls que j'ai signalés. Il n'y a pas de science sans théorie préalable, mais toute théorie se modifie en passant par la pratique. L'expérience apprend, non pas à nier le danger, mais à le signaler et à tenir toujours en éveil la pensée qui doit l'éviter. Je n'ai pas l'intention d'exagérer l'importance du sujet que je traite, car l'équitation n'est pas seulement un plaisir pour les femmes, c'est de plus un exercice salutaire ; je ne saurais donc en parler trop sérieusement, et puisque une femme *ne doit jamais sortir seule à cheval*, c'est à ceux qui l'accompagnent que je dois maintenant m'adresser.

Un proverbe dit : « Il n'y a pas de bon

cheval qui ne bronche ». Or, la position de la femme la met à la merci d'un cheval qui peut buter au premier caillou qu'il rencontrera. Le Cavalier devra donc faire continuellement attention à ce que le cheval de la femme soit bien dans la main ; mais il faut qu'il commence par mettre lui-même en pratique les conseils qu'il donne ; qu'il soit toujours prêt à se porter en avant ou en arrière suivant le besoin, et qu'il sache que tirer sur les rênes ne veut pas dire avoir le cheval dans la main. Son attention doit aussi se porter sur la position du corps, d'où dépend la souplesse ou la raideur des bras : s'il y a contraction dans ceux-ci, le cheval la ressent. La place du Cavalier est au niveau de l'épaule du cheval de la femme, de façon à ne pas animer celui-ci mal à propos, et à pouvoir saisir les rênes s'il cherche à s'emporter.

Dans les tournants *(qu'il serait plus prudent d'exécuter au pas)*, il doit toujours regarder sur quel pied le cheval de la femme galope, ne jamais la laisser tourner à faux, et lui recommander de lever la main, puis d'avoir le talon prêt ainsi que la cravache, principalement du côté où elle tourne.

Ordinairement, le Cavalier se met à droite de la femme. Cependant, j'ai vu d'excellents

écuyers se mettre à gauche ; voici probablement leur raison : tenant les rênes de la main gauche, le Cavalier peut au besoin saisir celles du cheval de la femme avec la main droite. Or, il est incontestable que la main droite est douée de plus d'adresse et de force ; il est donc sage d'employer son secours. En outre, à une allure rapide, le Cavalier placé à gauche aura plus d'avantage, car pour tourner de ce côté, il aura moins d'aisance s'il tient les rênes de la main droite. Il y a encore d'autres considérations : les chutes se font, presque toujours, plus souvent à gauche qu'à droite, et enfin il s'agit de garantir la robe de l'Amazone des atteintes des passants et des voitures.

Pour ma part, je n'ai qu'un conseil à donner : c'est qu'un mauvais Cavalier ne doit jamais accompagner une femme à cheval ; placé à droite ou à gauche, il sera toujours dangereux pour elle ; qu'il tâche au moins de ne pas être incommode et qu'il se mette du côté où il gênera le moins ; pour cela, qu'il consulte l'Amazone elle-même.

Celui qui accompagne une femme ne devra jamais laisser approcher les cavaliers étrangers et les voitures du côté de sa robe.

Et comme il aura toujours les yeux attentifs sur le terrain qu'il parcourt, dès qu'il apercevra une voiture ou un cavalier, il fera appuyer le cheval de l'Amazone à droite, s'il est à gauche, de telle sorte qu'il se trouve au milieu, et *vice versâ*, s'il se trouve à droite.

La principale raison qui me fait opter pour que le Cavalier se mette à droite, est le déplacement du çorps de l'Amazone lorsqu'elle veut lui parler ; il est bien positif que plus elle tournera la tête de ce côté et par conséquent l'épaule, plus son assiette se consolidera, au lieu que pour parler à gauche, elle ne le peut qu'en dérangeant, presque toujours, sa position. Mais j'ajouterai que cet inconvénient n'existe jamais avec un bon Cavalier, qui se tient toujours à l'épaule du cheval de la femme, de manière à suivre la conversation sans l'obliger à déranger le corps.

Aux dangers que court personnellement une femme, s'en joignent d'autres accidentels, qui peuvent la menacer à chaque moment. Ainsi, ces cavaliers, qui, souvent par ignorance totale de l'équitation, sont assez imprudents pour passer rapidement auprès des femmes, au risque d'effrayer leurs chevaux, ou encore qui s'arrêtent aux portières

des voitures en abandonnant leurs rênes. Un cheval abandonné est toujours dangereux pour celui qui le monte et pour ceux qui l'approchent. Au milieu de ces dangers, l'Amazone qui ne doit jamais céder au fol amour-propre de surpasser les hommes en témérité, mesurera sa confiance sur le degré d'habileté de son Cavalier. C'est là qu'elle puisera sa sécurité.

Je me serais moins étendu sur ce point important, si un cheval de femme possédait réellement les qualités et l'éducation nécessaires. Mais de combien d'erreurs n'ai-je pas été témoin ! Combien de chevaux de femme n'ai-je pas monté moi-même, qui étaient plus à craindre que des chevaux sortant bruts de la main des marchands ! Tout homme de cheval, tout casse-col a la prétention de dresser des chevaux. Eh bien ! *j'affirme qu'il n'y a pas à Paris dix hommes capables de faire l'éducation d'un cheval de femme.* Un cheval qui va droit devant lui et qui est sûr de jambes n'est pas pour cela un cheval bien dressé. Il ne deviendra léger que sous la direction d'un écuyer.

En l'absence d'un de ces maîtres habiles et consommés qui possèdent à fond toutes

les parties de la science, je pencherais à laisser ce soin aux marchands de chevaux, qui, en général, se distinguent par une grande habitude et un tact souvent merveilleux à éviter les défenses. Ils prennent peu sur l'impulsion, qu'ils se contentent de diriger, et comme ils n'ont pas ces à-coups subits de jambes, ils ont la chance de conserver au cheval sa légèreté naturelle. J'ai souvent vu et remarqué des chevaux sortant de chez des grands marchands, aussi bien dressés que possible pour des chevaux dont l'éducation n'avait pas été confiée à un écuyer.

Sur un cheval parfaitement instruit, une femme, aidée par son tact et sa finesse, pourra arriver à la précision du travail et rivaliser avec les meilleurs hommes de cheval. Mais, il est une partie de l'équitation qui lui est interdite : c'est le dressage d'un cheval pour la haute école, où les jambes jouent un rôle trop important. Une femme doit être satisfaite quand elle conserve la régularité dans les allures et qu'elle maintient l'équilibre qui assure cette régularité. Vouloir plus, serait prouver, non son habileté, mais son imprudence. Les secours dont elle dispose sont trop faibles pour maîtriser un cheval fougueux, même quand elle ferait adapter à

la selle la troisième fourche dont j'ai parlé plus haut.

Cette troisième fourche, placée en avant et au-dessus de la branche gauche, donne plus de solidité dans certains exercices, et permet à la femme de s'aider de ses deux jambes.

Une chute, indépendamment de ses conséquences physiques, qui sont toujours à redouter, surtout pour une femme, a très souvent l'inconvénient de faire passer d'une folle hardiesse qui n'aperçoit jamais le danger, à une excessive timidité qui le voit sans cesse et partout. Entre ces deux points extrêmes est la confiance raisonnée d'où nait la solidité. L'Amazone doit bien se convaincre que toute sa force réside dans la flexibilité de ses reins. Pour obtenir et conserver l'équilibre, elle penchera le corps en arrière et regardera un point fixe entre les oreilles du cheval. L'étrier, sur lequel il ne faut pas trop s'appuyer, sous peine d'entraîner le corps à gauche, l'étrier et le crochet ne sont pas des secours inutiles, mais, je le répète, ils ne viennent qu'après la flexibilité des reins.

Quand le cheval bondit, l'Amazone qui se tient ainsi a une puissance énorme, car alors l'étreinte du crochet et le secours de

l'étrier augmente sa confiance en facilitant la flexibilité de ses reins.

La jambe doit être toujours sur son plat, tombant naturellement sans raideur, et le talon un peu plus bas que la pointe du pied ; de cette façon, on risque moins de toucher avec l'éperon, et la partie gauche du corps est plus liée avec le cheval.

Il n'y a pas, comme pour le Cavalier, qui peut remplacer une solidité médiocre par des oppositions raisonnées, de demi-solidité pour la femme ; dans les défenses du cheval, elle opposera sans cesse les épaules aux hanches, le corps étant assez fixe pour que les bras agissent avec la plus complète liberté.

Un cheval qui se fixe dans la main est dangereux pour une femme. Quelque léger que soit ce point d'appui, le cheval en prenant cette habitude sort de l'équilibre ; à la fin d'une promenade, il s'en sert comme d'une cinquième jambe ; il faudra alors employer souvent le filet de la bride pour lui relever la tête, dont le poids fatiguerait outre mesure le faible poignet de l'Amazone.

Je crois avoir suffisamment expliqué, dans ce *Vade mecum* de l'Amazone, les

principes de prudence nécessaires, pour mettre la femme à l'abri des dangers, et lui permettre de pratiquer une Equitation sage et raisonnée. Il ne me reste plus qu'à inviter le Cavalier qui l'accompagne, à ne pas se rendre ennuyeux par ses observations continuelles. Quelques mots jetés souvent à l'improviste suffisent généralement.

Et maintenant, Mesdames, en selle !

P. DE VAUCOTTES.

